

la tournure

+

dans ta tête



micro-revue
hiver 2015

jouèrent : daria mailfait jules gagnon-hamelin julien fontaine-binette stéphanie
séguin geneviève gosselin-g. olyvier leroux-picard xavier vadboucoeur zéa
beaulieu-april charles dionne symon henry sebastien auger pascal desrosiers

photographie de couverture piquée à mathieu rolland
photographies intérieures de genevieve gosselin-g.

que chacun-e impose à l'autre une citation pigée au hasard de ses élucubrations
intellectuelles et culturelles, de sorte qu'une réponse dans une forme ou une
autre vienne s'y greffer, formant ainsi un bouquet hétéroclite, un petit pot-
pourri inspiré, douze têtes mêlées qui se condensent autour du geste d'écriture,
l'ensemble des singularités donnant naissance à une autre, commune celle-là.

« Que fait la vie pour sa défense? Dans la misère, elle est mesquine; dans la richesse, parvenue; mutilée dans l'ascétisme; parasite, dans la foi; impuissante et torturée dans l'anarchie, continuellement soumise à la question; souillée, dans la pureté, prostituée, animale; mensongère, dans l'héroïsme -ou, sitôt que conçue, contrainte à te passer parole.»

Les bouleaux s'en tempêtent
De leurs entorses

La glace perlée

Des troncs jumeaux
Se séparent en projections

*

Vivre s'achemine diaphane

Dans la nocturne
Remet en saison
Les futurs

Tout absolu qu'ils sont
Ne dispose frugal

*

Nous sommes cette espèce
Non désirée
Qui fuit la vie

Abaissée sur son ruisseau

Une ligne simple
À ne pas traverser ce rocher

*

À l'aveugle
Rapiécer les érables
Minéralisés

Je ne suis merveilleux
Bouquet de glace

Ce regard sur nos lambeaux
En tremble

*

Atteindre ta venue
La sieste de la nuit

Une nuée en limicole
Ou solitaire
Se pare de jeux

Épanche notre besoin
De résistance

Le glacier s'égoutte
À nous

« En elle-même toute idée est neutre, ou devrait l'être; mais l'homme l'anime, y projette ses flammes et ses démences ; impure, transformée en croyance, elle s'insère dans le temps, prend figure d'événement... Ainsi naissent les idéologies, les doctrines, et les farces sanglantes. »

Je n’avais pas remarqué qu’au tout début des origines –verbe ou pénétration ou collision- il se pouvait que tout soit neutre. Si les idées étaient neutres alors pourquoi pas tout le reste: atome, matière, complexe d’oedipe, comptoir, décolleté, sexe, désir de tordre des cous, peur de dormir sur un coussin trop inconfortable, oui, émotions diverses, d’abord neutres puis tentées par l’Idée qui, elle, les reconforte sans trop les abîmer, l’idée salope qui donne aux émotions leur port de tête dans les salons où geignent les petites démences... Je dis cela pour ne rien dire, ça tire dans l’évidence, car voilà que les idées sont maintenant des Personnes, c’est bien connu et, *impures, elles s’insèrent dans le temps pour prendre figure d’événement –c’est ainsi que naissent, évidemment, les farces sanglantes...*

Plus encore d’ailleurs, je n’avais pas pensé qu’à la place du rouge douloureux du visage de ma mère lorsqu’elle pleure avait peut-être existé, à l’origine, l’absence même de couleur.

Ou alors à l’envers de ce rouge inconsolable avait peut-être existé une teinte unique, aujourd’hui révolue, qui aurait rassemblé en elle toutes les couleurs sans pour autant les opposer, les mettre en débat, en trauma, en libre expression catastrophique de leurs forces représentatives. Son visage de mère triste vermeille, comme la trace du jus de betterave sur mes doigts coupables, aurait bien avant pu n’être qu’une expression marquée par aucun accent, aucune trahison, *neutre*, une acidité nulle, un ph élégant et sans

mycose, neutre comme l’aurait donc été le sang qui colore son visage maternel, *neutre*, ses globules sans plus de couleurs pour ce petit côté de vivre, *neutre*, mon apprentissage de la violence, *neutre* et sans effort.

Neutre. Comme on parle de ces pays qui accueillirent en leurs parcelles de milieu de siècle la négociation de ses petits vainqueurs, eux tout autant vétérans voleurs de vies -et que règne sans rivale la pègre dans nos vitrines.

Ma mère, tout de même, gémissant toutes ses couleurs devant mes yeux de grand-mère.

Tout au plus j’avais dans mon enfance imaginé ce monde où aucune arme ne trouvait son épaule, sa joute, son cœur ennemi. Comme j’avais été bonne élève, je précisais le mal à endosser comme l’enfant grandissant honore son statut social –son capital de bonté. Fallait-il ensuite que j’en vienne à cette idée de la justice–pile celle-là- qui, à bout portant, après avoir touché la tempe, violé son lot de cheveux longs, et avoir déversé le sang, chantait déjà ses hymnes concupiscentes pour enterrer les dormeuses et les dormeurs *souriant comme souriait un enfant malade...* *berce-les chaudement* disait le poète, *ils ont froid*. Ces corps, j’entends leurs souffles mêlés comme des tresses de gamines, eux sous le soleil, ces humains sans plus de vie, ces sacs de babioles divines et visqueuses dont les lèvres bavent encore comme pour dire: *j’avais pourtant trouvé demeure.*

L'écume à la bouche des morts : quelque chose comme une excroissance, quelque chose qui veut décéder : se faire laver, trancher, excommunier de la partie lisse et pâle de l'humanité rapace.

Fallait-il que je pleure cette animation vile et spectaculaire des petites personnes qui, non de flammes et de démences mais bien de crânes calés et de petits crépitements sans brise, se prennent pour des dieux au lieu de soigner leur enfantement qui se les gèle et se crispe derrière des siècles de queues molles sous leurs plastrons de trop d'arrogance ?

La seule évidence qui tienne est précisément celle de notre impérissable ridicule.

Ah mais si seulement l'idée fixe était neutre ! Peut-être alors je me planterais le cul sur un kilomètre de berge quelque part au Croisic jusqu'à ce que mes mains tremblent négatives et que mon sang se dénonce.

Peut-être alors je fixerais la mer pendant trente-huit longues années, sans manger et sans boire, sans baiser et sans geindre, sans quêter, sans pleurer, sans me perdre et sans calquer mes obéissances sur quelque promesse d'un petit prestige dans lequel on s'encave, sans plus jamais l'occasion de légitimer ma fierté ni de justifier mon orgueil...
Je me retournerais ensuite sous le coup d'une grande

bombe.

Sans misère je trainerais mes membres de l'autre côté de l'enfer.



« Depuis toujours, pour toujours, nous sommes des
projectiles, formés et formant à l’infini d’autres
projectiles.»

c’est à la fois le début de l’univers
et sa longue fatigue qui déferle

patience d’apprendre ce que nous sommes
une pluie bornée dans la guerre totale
un lavis involontaire sur le paysage trouble

propulsés avec force vers l’avant vers
la cible close de l’infini

volonté de prendre tout ce que l’on fixe
marée blanche à endiguer
trou de mémoire totale

propulsés avec force vers l’avant vers
l’insatisfait souvenir

désir de rompre un corps pour un corps
petites démissions journalières
l’émeute concurrence

mais entre l’autre et l’autre
la seconde charnue d’existence parfois

et tout autour la ville usée d’espoir

« pardon il fait trop noir pour être belle »

Je n’ai sur moi que deux allumettes. Je craque la première. Vois ma beauté s’étaler de tout son long sur la table. Les jeunes années seront délavées demain. Le Conforme m’envisage déjà pour l’enseuillement de mes seins. Lente démolition. Les bras s’avachiront. Se chiffonneront les cuisses et les fesses. Le visage chutera, les paupières engloutiront le brasillement des peaux. Constellations de macules. Cette usure que le Conforme m’oblige avance dans le temps. Beauté passagère. J’ai cessé de dire aux enfants leur beauté visible. Je ne veux plus de cette éternelle jeunesse de chair. Tu courberas le dos comme tant d’hommes l’ont fait. Le Conforme nous l’apprend. Affligé de quitter l’amie, béat des joies sexuelles exécutables : les chairs immuables, les seins pléniers, les jambes neigeuses, les yeux miroitants, les bouches gourmandes. Et nous vivons en imaginant ces présages. Nos camarades triomphent. Le Conforme nous condamne à l’enlaidissement. J’aurai appris la fidélité telle la louve aimante, telle la mère, telle la sœur. Tu t’éloigneras comme le père, comme le frère avant toi, comme l’ami. La friabilité de ma beauté n’est pas de ton ressort. Tu l’as jalousement gardé lorsque le combat transperçait l’air. Tu abandonneras le famélique. Il te reste plusieurs vies et il faut les remplir. Entre vos paumes nauséuses, l’éclat sacrifié.

*Je ne t’aime plus
Je ne te désire plus
J’aperçois la courbe d’un Nouveau Sein.
Je balbutie.*

Lente attente. Lente disparition.
Je prends la deuxième allumette et te l’offre. Mon offrande aura périé sous tes caresses, aura ramollie sous tes ardeurs.

J’observe ma mère et la trouve belle. Je regarde pleinement la grâce de ma grand-mère. Je retire la beauté de la fosse où le Conforme la jette.

Il me restera le vent chaud et les herbes sèches de ce champ qui ennoblissait mes mouvements. Il me restera le vent chaud et ces roches coupantes sous les pieds. Il me restera ce champ et ces taches de rousseur. Mon corps. Mon corps jeté à la mer dans un linceul blanc. Mon corps anonyme jeté à la mer dans un linceul blanc. Mon corps renvoyé sans cérémonie. Mon corps fendra l’eau et coulera lentement. Je serai en paix.

Je brillerai plus noire que cette nuit noire. Je construirai le jour à mesure que j’avance.
Je n’ai plus d’allumettes.

« Je n’ose désormais plus me retourner devant ton pardon, tant de noirceur et d’excréments sont entrés en moi et s’exhalent peu à peu de mon passage. Je suis lâche et je voudrais, mon Dieu, scier le bas de ta croix, pour qu’avec moi tu tombes à jamais dans le gouffre, pour que l’un par-dessus l’autre nous nous éteignons dans la mémoire des hommes. Seigneur Dieu, tourne tes regard vers les autres pécheurs; ils en valent plus la peine que moi. Laisse mon empêchement tresser des malédictions pour que j’aie ensuite plus de mérites à baiser ta tunique et à me reposer sur ta poitrine...»

Nous deux, invisibles, devrions s'exiler de suite et à jamais au lieu de notre pleine gravité, où le souvenir du voisin n'aura plus d'œil que pour sa propre chemise ouverte, non sur l'absence de mon pantalon déjà souillé par ton khamsin, son bordel, au songe de ta Puissance qui ne sera plus une ombre mais bien plutôt un empressement; que se creuse mon fossé ardent face au courage de ton sacre rituel m'aliénant à souhait par-delà le joug de ton Amour-propre; qu'au fer rouge je disparaisse dans l'en-dessous miséreux, histoire que tes mœurs austères se mobilisent dès après l'orage pour poursuivre le Jugement, ses amalgames comme ses fouets doucereux, quand mon euphorie se traîne les pieds sur la gloire orpheline; que ta vengeance se déverse, Seigneur Dieu, qu'elle m'inonde. Si je te brise, moi le belliqueux, le blasphématoire, c'est pour mieux me soustraire dans tes Flots: si je t'épargnes, ne m'épargnes pas en retour car j'aime à mourir dans tes bras, j'adore l'haleine de tes plus noirs hurlements et si tu me l'ordonnes, je ferai sur ma peau honteuse pleuvoir des ecchymoses aiguës brûlant mes envies de notre fusion totale avec les lampions de la secrète chapelle. Tu sais, celle qui est aussi maigre que la cage de mes respaires bourrus. Oublie les masques de tes Créations, oublie l'écho des volcans loin des mers mais sache perdre ton temps avec mon impatiente docilité, moi dont l'appel est sans mesure et l'oubli d'hier un renoncement parmi d'autres: une insomnie contagieuse, mortelle alors, sur ton sein comme sous ta terre natale. Je t'en prie, porte à nouveau la cape noire si semblable à celle de notre amie la magnifique

faucheuse; à vous deux, vous formez le Couple qui me tente, vous êtes mon Idéal, mais je jure que ma salive est chaste et mon sexe, ce moignon détestable, moindrement moite -ma veine trompeuse, ma veine vicieuse et traître n'est pas gonflée par le bleu comme la Peur que tu m'insinues. Sans vertu aucune, mon Amour, mon âme s'écarquille; j'ai froid, mon Dieu, il fait tellement froid dans le salon blanc de mes ardeurs viles. L'habit du moine me tuera, je le sais par cœur; en attendant je t'embrasse sans relâche et ma rançon, mon calvaire avides s'incarnent en dons, en guerres. Ne pas fuir la Détestation; la faire abattre sur Soi.

« Lorsque la lumière est si parfaitement dorée, qui a encore besoin de créer? »

Les cavernes sont profondes; les ombres se définissent à l’orée du feu comme de parfaits petits dessins aux contours lisses. Les silhouettes sont devenues le seul repère pour nos esprits enchaînés. Il ne semble pas y avoir d’issus sinon une petite ouverture que seuls quelques boiteux courageux empruntent au risque de voir s’effondrer leurs espérances de liberté. L’éboulement est si dangereux que c’est peine perdue de vouloir voir la lumière des jours. Mais lorsque les éclats réussissent à nous aveugler par notre sortie pénible, les pupilles ne résistent pas à la tentation de vouloir s’en retourner dans les fosses où trônent les illusions attisées par les flammèches de l’ignorance. Le lustre du monde ne réside pas dans le monde, il se défile devant celui ou celle qui tente de s’en approcher, et c’est pourquoi le confort des abysses reste le remède pour bons nombres d’entre nous. Si la lumière se fait parfaitement dorée, il ne reste qu’à créer. Les feuillages, les rameaux, les ruisseaux, les textures, les vents n’ont pas de substance; ils n’ont qu’un sens. Pour saisir le sens, comme pour saisir nos propres sens, il faut saisir cette lumière dorée, mais celle-ci ne devrait être que le début de cette montée en dehors des grottes de la monotonie et du mensonge. S’abstenir de créer, c’est ne pas laisser entrer cette lumière dans les lieux où la noirceur fait de nous des esclaves sans intérêt, où elle fait office d’absolu. Nager entre les failles de nos coins sombres; se débattre en sachant que les corps coulent quand ils sont vivants et se gorgent d’air et font surface quand ils sont cadavres. Créer, ce n’est pas faire compétition à

ce qui nous entoure, c’est lui répondre. C’est sommer l’arrivée du large avant que les voiles ne se distinguent à l’horizon. Si la lumière se présente comme dorée, ce n’est pas de son ressort; elle nous incombe de la raconter. Les prisonniers des fissures tueront celui qui racontera, mais il ne trouvait pas de besoin, il y voyait les traces préhistoriques d’une responsabilité, l’imputation à l’enfant de pleurer parce qu’il ne peut relater ce qui l’entoure. Il n’y a rien de nouveau sous la dorure, sinon la possibilité d’être révélé par celui ou celle qui s’éprend de la lumière comme un vieil amant redécouvert dans les pages jaunies de lettres jamais encore béantes.

« J'ai remarqué aussi combien nous impatiente la lecture des vieux livres. Nous voudrions les avoir lus pour l'espèce de consistance que cela donnerait sûrement à notre cervelle, que nos pensées s'en trouveraient plus nombreuses, nettement formulées et à propos. Mais ces volumes d'histoires surannées, de morales vieillottes et compassées, s'avèrent laborieux, d'une lenteur de résultat exaspérante alors que les événements se précipitent dans un affolement de soldes universels, une excitation de liquidation générale avec des pays entiers passant à l'équarri soir avant que d'être rayés de la carte du monde. »

dans les rangées
il est possible de déguster
plus de quatre-vingts barres protéinées différentes
les dimanches
au Costco

les arômes de vanille
de fraise ou de chocolat
masquent mal
à moitié
le goût amer du petit lait déshydraté

sur les étagères
les articles sont trop lourds
pour être déplacés à mains nues

la cantine derrière les caisses
retient les clients
un peu plus longtemps encore

hot-dog
et pizza
format géant seulement

leurs achats autour des tables
comme une barricade contre tout ce qui reste de soldes

l'économie est possible davantage

mais il y a une question d'espace

même
dans un F150

plus loin

des passants s'arrêtent encore
devant le Target
resté ouvert
quelques mois seulement

témoins des promesses
qu'on ne tient plus

les lignes du stationnement
ont l'air encore fraîches peintes

malgré tout
les commerces locaux
n'ont jamais rouvert

« Le discours incessant qui en chaque homme formule sa vie dans l'arrière-fond de son crâne n'est pas volontaire. »

il pense à outrance
aime sur la frontière de l’excès
parfois de l’autre côté
à quelques pas de l’insoutenable

lorsqu’il est touché à un point de souffrance
ce n’est pas la blessure du poétique
c’est l’excédent

il demande à la nature toute sa magie
faire taire les voix tasser le marasme
il presse le fruit jusqu’à la dernière goutte
brule l’herbe par les deux bouts

il est sans main morte
souffle de bête voix de nid
à se blottir dedans
méditer un coup
jouir à outrance

« Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil? Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours. Le soleil se lève, le soleil se couche; il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau. Le vent se dirige vers le midi, tourne vers le nord; puis il tourne encore, et reprend les mêmes circuits. Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie; ils continuent à aller vers le lieu où ils se dirigent. Toutes choses sont en travail au delà de ce qu'on peut dire; l'œil ne se rassasie pas de voir, et l'oreille ne se lasse pas d'entendre. Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. S'il est une chose dont on dise : vois ceci, c'est nouveau! Cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés. On ne se souvient pas de ce qui est ancien; et ce qui arrivera dans la suite ne laissera pas de souvenir chez ceux qui vivront plus tard. »



*robe réalisée par Madge Gill (1882-1961)
auteure d'art brut*

Quel avantage?

Je vois 21 têtes coptes tranchées, par déférence ou par habitude.

Rien de nouveau sous le soleil.

Au risque de ne jamais trouver la paix d'esprit, je réfute la sagesse ancestrale.

Je refuse d'accepter, de rechercher la paix avec l'horreur.

De prendre de la distance avec le lointain.

Avec prétention et vanité, avec désespérance, je contre-courante l'immuable.

*

Conjurer l'extravagance¹...

Je me réclame du bonheur intranquille. Que avantage au fait d'être en vie?

*

Une porte de sortie – il faut avoir confiance en l'humanité; en assumer le poids.

*

J'observe à reculons et vois des pièces de tissu colorées raffinées épurées nouées de beau. Je vois aussi le meurtre impuni de l'autre, son cloisonnement.

Au fil d'une ballade, un souffle que j'aime me caresse. Peut-être une exception au temps.

Ou encore un pied de nez temporaire à des millénaires de sagesse mesquine vautrée dans la haine humaine auto-justifiée.
Ou peut-être une ou deux caresses innocentes pour une première fois sous le soleil.

*

L'idéalisme intranquille auquel je croyais passionnément à vingt ans. Dix ans plus tard, plus sobrement, mais toujours.

*

Faire mentir l'ecclésiaste poète du beau : le printemps empêchera peut-être le fleuve d'aller à la mer, du moins pour un temps fragile d'espoir.

*

Raconter son histoire à un public imaginaire. Ressasser.
Se conter sa propre légende, ou peut-être à un autre pas vraiment présent mais tout comme. À haute voix, comme pour occuper le temps, ou bien pour se rappeler, ou les deux à la fois.

*

Fouler du pied le sol de Saint-Marc de Venise, amoureux, et se sentir à nouveau très petit et con.

À l'échelle du cosmos, vous savez...²
Une question d'échelle, bref.

*

Exploser l'immanence.

1 Enki Bilal
2 Monique Leblanc



« Il faut être constamment un immigré. Dans tout. Alors là, on voit les choses d'un œil beaucoup plus frais, beaucoup plus aigu, et beaucoup plus profond. Parce qu'on n'est pas rassuré par l'environnement dans lequel on se trouve, dans lequel on baigne. Sinon, on ne le voit plus. Ce sont des meubles. Tout devient mobilier. »

Je suis constamment dans une poésie. Dans ce que je ne voyais pas avant le pas d'à-côté, un pas qui, au final, ne rapproche ni n'éloigne, mais invite ailleurs. Ainsi là, je dévisage au point d'envisager, je pétris mes alentours morts ou vifs au point de m'y sentir plus présent, mais pas nécessairement moins inquiet. Parce que dans ce monde où je trempe, tout, de l'angoisse au rire, de la terreur au désir, d'une personne à l'autre, tout me donne de mes nouvelles dans une charge aussi féconde que parasitaire, une charge qu'il me faut parfois retourner : on appellera cela mon obsession, on dira qu'elle provient d'un manque, et je confirmerai enfin que l'autre me manque, qu'à travers les écrans je nous sens l'un de l'autre exilés d'encore plus proche. Sinon, je me résignerais au monde, je m'y résoudrais, bonheur; je me laisserais soustraire, l'esprit tranquillisé par un caillot de paix; je me laisserais donner la réponse à laquelle, d'abord et avant tout, je préférerais le mystère brûlant. C'est une odyssée. Tout devient retour au foyer : un retour que j'oeuvre, un foyer que je n'espère plus, un monde où j'imagine à la fois faire, et avoir place, entre deux deuils de ce qui ne bouge plus.

« De quoi souffres-tu? Comme si s’éveillait dans la maison sans bruit l’ascendant d’un visage qu’un aigre miroir semblait avoir figé. Comme si, la haute lampe et son éclat abaissés sur une assiette aveugle, tu soulevais vers ta gorge serrée la table ancienne avec ses fruits. Comme si tu revivais tes fugues dans la vapeur du matin à la rencontre de la révolte tant chérie, celle qui sut, mieux que toute tendresse, te secourir et t’élever. Comme si tu condamnais, tandis que ton amour dort, le portail souverain et le chemin qui y conduit. De quoi souffres-tu? De l’irréel intact dans le réel dévasté. De leurs détours aventureux cerclés d’appels et de sang. De ce qui fut choisi et ne fut pas touché, de la rive du bond au rivage gagné, du présent irréfléchi qui disparaît. D’une étoile qui s’est, la folle, rapprochée et qui va mourir avant moi »

Au début, le printemps, c’est toujours dégueulasse. La neige fondue laisse des traînées grises. Des filets entrelacés de glace sale traînent dans les coins, une dentelle moche à points noirs. Les feuilles mortes s’entassent en galettes poisseuses. Et en plus, ça sent la merde. Comme à peu près tout le monde sauf Gilles Vigneault, tu déprimes l’hiver et renais au printemps. Même ramasser les improbables emballages de bonbons, assiettes de carton, canettes vides et vieux journaux couverts de poussière gluante amenés au jardin par le vent est un plaisir. Plus le temps est pluvieux et plus l’air pue, mieux tu te sens. Mais aujourd’hui, il neige et tu te sens loin, très loin de ta vie.

Tu décides de faire un inventaire de souffrances, passe-temps éducatif s’il en est.

Tu écris avec application :
Inventaire de souffrances :

Ce vieux couple traverse la rue glacée. Ils portent des crampons attachés à leurs bottes. Elle s’aide d’une canne à quatre pieds munis de bouchons antidérapants. Ils se tiennent la main. Ils marchent lentement, si lentement qu’ils n’arriveront pas de l’autre côté de la rue avant que le feu vire au vert.

Malgré toi, tu souris.

Ce jeune ado commence le secondaire. Son premier

travail consiste en une revue de l’actualité. La saison des Canadiens n’étant pas commencée, il se rabat sur les nouvelles internationales. Il lit qu’une trentaine d’adolescentes ont été enlevées par un groupe armé islamiste.

Cette femme appelle pour prendre de tes nouvelles. Elle te demande : comment vas-tu? Et sans te donner le temps de répondre, elle enchaîne en te racontant que la maison de son voisin a brûlé. Aucun blessé. Presque dommage. Elle termine la conversation en disant qu’elle est contente que tout aille bien pour toi.

Cet homme ne souffrait pas. Il est mort foudroyé, heureux, en parfaite santé, athlète, père aimant, conjoint dévoué, ingénieur compétent et collègue respectueux, fils, frère et cousin attentif, voisin apprécié. Il sera regretté par l’association de soccer locale qu’il dirigeait bénévolement.

Tu te demandes s’il est mort idiot. Tu as envie de casser une vitre.

Cet homme empile des journaux dans son appartement. On ne sait jamais, il ne retrouverait peut-être jamais l’information. Les piles sont maintenant à hauteur d’homme. Elles envahissent l’espace. Il reste un petit chemin qui sillonne du lit à la toilette et à la porte d’entrée. Il a perdu l’accès à la cuisine depuis longtemps. Depuis hier, il y a de

nouvelles piles dans le bain. Il décide de ne plus se laver.

Tu as froid.

Toi, tu ne sais plus de quoi tu souffres. Ni de quoi tu as cessé de souffrir. Tu imagines de quoi tu souffriras bientôt et ça te rassure.

Parfois « ça » se réveille et « ça » élance. Tu entends parfois un cri, une longue plainte de fauve blessé mais tu ne sais pas si c’est toi qui hurle. Peut-être as-tu à peine gémi. Peut-être n’as-tu émis aucun bruit. D’ailleurs, personne ne s’est retourné. L’honneur de la nuit est sauf.

Tu aimerais que l’aube ne vienne jamais. Que tout s’arrête ici. Tu aimerais basculer dans une quiétude opaque. Une bouche d’ombre t’engloutirait et tu pourrais laisser ton corps entre d’autres mains.

Tu t’enfuirais immobile foudroyée évadée. Tu serais ton écorce. Ils te regarderaient et tu sourirais. Tu serais la madone vide. Tu porterais ton ? comme ta carapace. Tu partirais loin, très loin dans ton regard échappé du monde.

Tu pourrais t’absenter. Attendre tranquillement la fin de ce mystère-là.

Ta souffrance est protéiforme. Elle disparaît, revient,

ne laisse aucune prise à la parole. Dès que tu la nommes, elle change de corps et de destin.

Tu reviens à la froideur du réel et tu regardes le jour se lever sur la rue enneigée. Tu essaies d’écrire que c’est beau mais tu n’y arrives pas.



« À mon avis, je ne sais pas. »

l'ivresse enivre à l'heure
où le mistral s'essoufle
trop tard
je me fais corps rupestre

